

Mme Merlin, que le mot de justice venait de frapper désagréablement, et dont les joues habituellement colorées avaient un peu pâli, s'empressa de couper court à cet entretien dangereux.

Elle se leva, tout en reprenant :

—Oui, monsieur, absente, et sans doute, pour longtemps encore.

J'ajouterai qu'en ce moment même nous ne savons pas exactement où elle est. Peut-être en Savoie, en Italie, je ne sais au juste, elle avait l'intention de voyager beaucoup.

Vous savez, elle n'a pas la tête très solide depuis ses malheurs, on ne sait pas ce qui peut lui arriver en route ?

A son tour, le sergent s'était levé, un peu ahuri, et plus triste encore qu'à son arrivée.

Lentement, il se dirigea vers le perron, suivi du fidèle Négro et plutôt poussé qu'accompagné par Mme Merlin qui avait hâte de le voir dehors.

Quand il fut près de la grille, il se retourna :

—Que voulez-vous, dit-il d'une voix sombre, je reviendrai, voilà tout.

Peut-être aurez-vous des nouvelles ?

Et comme il allait sortir, il ajouta pour prendre congé :

—Pardonnez-moi de vous avoir dérangés, et permettez-moi de revenir dans quelques jours ; si je puis savoir où se trouve Mme de Serlay, je lui écrirai.

—Comme vous voudrez, monsieur, répliqua sèchement l'ex-passementière, qui repoussa vivement la grille derrière le sous-officier.

—Serviteur, monsieur le sergent, fit Merlin à son tour.

Puis, il s'empressa de fermer hermétiquement les volets de tôle qui s'adaptaient à l'intérieur.

Alors tous deux se regardèrent un instant, tout pâles, sans parler, pendant qu'un même soupir de soulagement s'exhalait de leurs poitrines oppressées.

Durant ce temps, le sergent se dirigeait vers Joinville-le-Pont, pour se rendre à l'École de gymnastique, où il devait arriver avant le rapport du matin, selon l'usage établi pour les militaires rentrant de permission.

Le jour même, il reprit son service, ressaisi par les occupations incessantes de son emploi de moniteur général.

Mais ce n'était plus le gai compagnon d'autrefois ; son insouciance, sa constante bonne humeur, son affabilité proverbiale semblaient l'avoir abandonné.

Le plus souvent, maintenant, à ses heures de liberté, il sortait seul, suivi seulement de Négro et, pensif, il s'enfonçait dans les allées les plus désertes du bois, comme désireux de vivre avec le secret chagrin qui le minait intérieurement.

Malgré son énergie morale, il ne parvenait pas à se consoler du malheureux événement dont il s'accusait d'être cause, et qu'il se reprochait amèrement chaque jour.

Peu à peu, sous l'empire de cette hantise, une idée germa, grandit dans son esprit obsédé.

Retrouver Gaston, le retrouver coûte que coûte, tel devait être le but unique de ses actions.

Restait à concevoir les moyens propres à l'accomplissement de cette tâche noble, mais difficile.

Or, à force de s'ingénier en recherches pratiques, il en vint à penser que le seul vrai moyen qui s'offrait à lui, la seule ressource que lui permettait sa situation, celle de ses parents, c'était de se faire saltimbanque.

A ce compte, il voyagerait sans frais, il espérait aussi pouvoir visiter, de la sorte, une bonne partie de la France.

Il se trouverait en contact obligé avec toutes sortes de gens.

Certes, la population nomade des forains est généralement honnête, cependant il se trouve parmi ces artistes ambulants quelques individus sans scrupules et sans aveu, capables de commettre des vols ou des crimes. Ceux-là sont l'effroi des paysans, la plaie d'une corporation qu'ils déshonorent.

Il est de notoriété publique que certains d'entre eux se procurent les enfants dont ils ont besoin et qu'ils veulent dresser à leurs exercices, au moyen de rapt ou d'achats le plus souvent déloyaux, en tous cas illégaux.

C'était donc en vivant au milieu de cette population de coureurs de routes que le sergent avait plus de chance d'entendre parler de Gaston, peut-être même de le retrouver.

Du jour où il conclut cette idée sa résolution s'affermir, se fit plus nette dans son esprit.

Aussi travailla-t-il avec acharnement à développer ses muscles, à l'assouplissement de son corps, au perfectionnement de sa science gymnastique déjà fort étendue, et qui l'avait fait surnommer à l'école : Fil-d'Acier.

L'effet moral de la décision prise, lui rendit un peu de son calme et de son humeur égale d'autrefois, sans ramener cependant la véritable gaieté en son âme attristée.

Néanmoins, ses camarades remarquèrent avec plaisir ce changement d'attitude et firent des conjectures, bien qu'il gardât soigneusement le secret de ses projets futurs.

Il attendait pour les mettre à exécution sa libération très prochaine.

L'hiver s'écoula en ces préparatifs physiques, mais non sans qu'il retournât s'informer à Nogent du retour toujours espéré de Mme de Serlay.

Là, une déception cruelle l'attendait.

Il trouva la propriété des Merlin fermée, sourde à ses appels, aux sonneries répétées.

Il remarqua, d'ailleurs, que les persiennes étaient closes ; et d'un regard coulé à l'intérieur par-dessus le chaperon du mur, il comprit, en voyant les herbes folles pousser librement dans les allées, que cette demeure était abandonnée.

Qu'étaient devenus les Merlin et Mme de Serlay ?

Les voisins interrogés déclarèrent ne pouvoir donner aucune indication sur la résidence actuelle des ex-passementiers.

Cela mit Pierre Lorrain — Fil d'Acier — dans le plus grand embarras ; ne plus savoir où trouver la mère de Gaston devenait un surcroît de difficultés.

D'autre part, cette constatation contribua beaucoup à affirmer sa résolution de retrouver son petit frère de lait ; dès lors, il attendit avec un impatience plus grande encore la fin de son service militaire.

Trois mois plus tard, par une délicieuse matinée du printemps, son congé en poche, Fil-d'Acier descendait du train de Joinville à la gare d'Est-ceinture et reprenait place dans un wagon de la ligne de Meaux.

Maintenant quitte envers la patrie de la dette sacrée du sang, il revenait au foyer paternel, prêt à payer la dette de l'affection et du dévouement.

Libre enfin de vivre à son gré, ayant bien conquis la demi-indépendance à laquelle ont droit ceux qui ont dignement accompli les devoirs impérieux de la conscription, il allait pouvoir se consacrer tout entier à sa tâche.

Et, tandis que le train roulait sans secousses sur les rails luisants, l'emportant là-bas, vers le pays aimé des aïeux, vers son pittoresque et calme berceau, sa pensée courait aussi, s'affolait presque à la recherche d'un moyen qui lui permit l'immédiate exécution de la résolution prise.

A son front jeune une ride se creusait, barrait ses sourcils contractés sous l'effort d'une constante préoccupation.

En son âme droite, pitoyable et sans faiblesses, il se reprochait toujours, comme un crime, le moment d'oubli, de distraction volontaire qu'il s'était permis, et pendant lequel Gaston avait disparu.

Plus il y réfléchissait, et plus l'idée de commencer ses recherches immédiatement s'enracinait en son cerveau, plus elle se faisait pressante, absolue.

Chaque jour de retard ne l'éloignait-il pas davantage du but à atteindre ?

Il se promit de ne prendre que quelques heures de repos à Vasset.

Le temps juste d'embrasser ses chers parents et de repartir.

Mais une objection possible se présentait : les siens le laisseraient-ils s'éloigner ainsi après la longue séparation qu'ils avaient déjà subie ?

En réalité, ce point l'embarrassa peu. Il saurait bien leur parler, dire sa peine, ses remords, faire vibrer en eux l'affection, la reconnaissance qu'ils devaient à Mme de Serlay pour ses largesses pécuniaires d'autrefois.

Au besoin, il s'affranchirait par un coup d'audace, une fuite. D'ailleurs, il était majeur, libre de disposer à sa volonté de son corps et de son esprit.

Ainsi songeait-il, tout en caressant machinalement la tête de son fidèle caniche Négro qui, monté sur la banquette, le nez à la portière, semblait aspirer avec délices l'air embaumé des champs.

Les stations se succédaient sans que Fil-d'Acier, les regards vaguement fixés devant lui s'en aperçût, lorsque, tout à coup, se produisit un choc, un arrêt plus brusque que les précédents.

Un moment il revint moralement à lui ; une voix sonore frappa son oreille à plusieurs reprises :

—Lagny, Lagny-Thorigny, sept minutes d'arrêt !

Le train stoppait.

Fil-d'Acier descendit pour se dégourdir les jambes, puis il alluma une cigarette et, suivi de Négro, il fit les cent pas sur le quai de la gare, déjà ressaisi par sa hantise.

Mais, de nouveau, il fut rappelé au sentiment de la réalité. Réalité qui, d'ailleurs, s'accordait, se reliait si bien avec ses intimes pensées qu'il y prêta une certaine attention.

C'était la fête de Lagny, petite ville aristocratique située sur la rive gauche de la Marne, à l'extrémité d'un pont qui se trouve à dix minutes de la gare.

La fête se tient au faubourg, et principalement, sur la place du chemin de fer, sorte de triangle assez peu spacieux, sur lequel s'étaient groupées pour la circonstance toutes les baraques des forains.

A cette heure matinale — dix heures à peine — on n'entendait